

Le Patriote

Des Pyrénées

ABONNEMENTS

Pau. Département et Limousin. Un an. 12 fr. Six mois. 7 fr. Trois mois. 5 fr.
Autres départements et Calédonie. 16 fr. 9 fr. 6 fr.
étranger. 28 fr. 15 fr. 8 fr.

Les abonnements sont payables d'avance ; ils sont encaissés aux frais de l'abonnement.

LES ANNONCES SONT RECUES :

A PARIS, à l'Agence HAVAS, 8, Place de la BOURSE, et à la SOCIÉTÉ EUROPÉENNE DE PUBLICITÉ,
10, Rue de la Victoire. — A BORDEAUX, à l'Agence HAVAS
A PAU, aux Bureaux du Journal.

L'Administration décline toute responsabilité en ce qui concerne les Annonces et la Gérance Financière.

La Semaine Politique

Le coup de théâtre italien a été suivi, comme il arrive souvent, d'une phase d'hésitation et d'obscurité qui semble proposer aux événements de nouveaux détails.

Ceux qui croient que l'intervention d'une sixième puissance dans la lutte allait précipiter le dénouement d'une manière foudroyante se trompent grandement. Nous avons déjà expérimenté à nos dépens la préparation militaire de l'Allemagne et nous devons penser que l'attaque de son ex-allié ne l'a pas prise au dépourvu.

L'heure inévitable se produira, mais à son heure. Déjà nous la pressentons sur notre front, à une foule de causes et de défaillances qui se manifestent chez l'adversaire. Malgré la ténacité de ce dernier et les ressources extraordinaires de son outillage, on a l'impression que, de ce train, sa résistance ne peut pas durer très longtemps encore.

Sachons donc nous contenter des succès partiels, mais très réels, et surtout très continus, dont chacun de nos communiqués nous apporte le consolant écho.

Avec moins d'éclat, mais plus de rétrospectif peut-être que dans des batailles rangées, s'accomplissent de magnifiques exploits et, chaque jour, la ligne de fer et de feu recule vers la frontière. Pied à pied se reconquiert la terre de France, arrachée à l'inhumaine étrange. Oh, comme nous devrons l'aimer, après cela ! Comme nous devrons y tenir et de quel œil méprisant il nous faudra tenir nos misérables querelles d'autrefois !

A l'étranger également, il faudra sans doute attendre quelque temps avant d'enregistrer d'action réellement décisive.

L'armée italienne franchi l'Isonzo, dont le recul, à Fiume, s'explique, paraît-il, par de sérieuses raisons stratégiques, se réfugier en arrière, avec l'entêtement et la souplesse qui caractérisent cette forte race, inaccessible au découragement.

Les états-majors allemands pourront trouver sans doute le moyen d'arrêter le flot quelques semaines encore ; mais le jour approche où leurs dernières réserves trouveront en face d'elles des contingents indéfiniment renouvelés. Quant le général « Nombré » aura définitivement donné la main au général « Temps », nous ne donnerons pas cher des plans à la volonté de Goltz !

Si les opérations militaires continuent un peu obscurément, l'activité diplomatique redouble autour de la question de l'intervention des nations.

Un événement grave s'est produit aux Etats-Unis. Le ministre des affaires étrangères, M. Bryan, pacifiste résolu, a donné sa démission et, autant qu'on peut en juger à distance, le fait semblerait indiquer que le gouvernement américain entend sortir des explications embarrassées et des manœuvres pour parler et agir avec énergie.

Certes, nous ne pourrions que nous réjouir de voir un nouveau champion se dresser en face de nos ennemis ; mais il ne faut pas oublier qu'en cas de rupture, l'appoint militaire des Etats-Unis ne peut nous être que d'une faible utilité, leur flotte, seule force appréciable, devant être assez occupée à protéger leurs côtes et à faire la police des deux océans.

C'est dans les Balkans que paraît se livrer, sur le terrain diplomatique, l'assaut le plus pressant.

La Roumanie va-t-elle intervenir... ? Après n'avoir attendu, dirait-on, que le signal de l'Italie, la voilà retombée dans des habitudes, soigneusement entretenues par le cabinet de Berlin.

Au contraire, la Bulgarie, que le respect du traité de Bucarest tenait éloignée de la Triple-Entente, paraît se faire à l'idée d'intervenir contre la Turquie.

En somme, les pronostics nous seraient plutôt favorables. Ce qui le prouverait, c'est l'attitude, passablement inquiète, de la Turquie, renonçant à ses opérations en Mésopotamie et en Egypte et rappelant toutes ses troupes pour couvrir Constantinople et Andrinople.

Et aussi, la défense, organisée par l'Allemagne, sera belle. Mais l'attaque est poussée avec autant de méthode que de vigilance et les Jeunes Turcs feront également de préparer leurs malles pour Brousse.

Et l'Albanie... Vous rappelez-vous, il y a seulement dix-huit mois, les

aventures vaudevillesques du prince de Wied à l'Albanie est en train de s'évaporer. La Grèce s'est déjà assuré l'Epire. L'Italie tient Valona et voici la Serbie et le Monténégro qui s'avancent vers Scutari et occupent de nombreuses villes.

Ainsi va très probablement se répéter, sous la pression des faits, ce problème imprudemment posé par la politique autrichienne et sur lequel la Triple-Entente avait eu la maladresse de fermer les yeux.

La côte adriatique se trouvera de la sorte répartie entre les nations qui ont véritablement un intérêt vital à y posséder un accès. De tous les résultats de la guerre, c'est le plus facile à prévoir.

F. BOUILL.

L'Enfant de Patronage

Combien il en est mort, de ces jeunes hommes ou de ces territoriaux, qui ont passé leurs dimanches, pendant des années, dans les patronages chrétiens de la France, qui pourront le dire, sinon les curéments trop petits ou trop vieux pour être appétissants, les parents, les vintres souvent mobilisés et séparés de leur centre, mais attentifs et encourageurs, à conseiller, à aider, comme on le peut faire de loin, la famille restée au village et la famille dispersée parmi les régiments ?

Je connais une paroisse rurale, où cela parvient à beaucoup d'autres, où le vénérable n'était pas riche, et dépensait, pour les enfants et les jeunes gens de son patronage, bien plus qu'il ne recevait de la caisse diocésaine. Car il faut acheter des échasses, des agrès de gymnastique, des bâtons, des quilles ; organiser des promenades et emporter le goûter ; louer des costumes pour les pièces de théâtre ; entretenir la bibliothèque, et subvenir à mille détresses que l'habileté du réviseur et bientôt l'émulation amènent aux conférences. L'abbé avait plus de quarante ans ; il n'avait pas fait de service militaire ; il était myope extrêmement : c'est dire que les premières levées d'hommes le laissaient à son poste, et qu'il vit parler ses premiers enfants, les grands. Depuis un peu de temps, il a lui-même quitté le village : eh bien ! tous les draveurs, il reste le directeur et l'ami des jeunes soldats de X... auxquels il envoie, chaque mois, un petit mandat de 1 franc, — tout ce qu'on peut faire, — un bout de lettre, et une feuille imprimée, large comme les deux mains, sur laquelle sont marquées les nouvelles des camarades, collés de la paroisse, et quelques réflexions et exhortations pour le temps de la guerre. Cela est d'un grand raccord, plus grand que vous ne pensez peut-être. Et c'est ce que je voudrais montrer.

Je voudrais que plusieurs de ceux qui connaissent peu la vie catholique, séparée de l'éducation, les préjugés, les ignorances, le fracas du monde et la poussière du jour, pussent apercevoir ce qu'il y a de magnifique dans ces pauvres petites œuvres de la ville et de la campagne, et quel service elles ont rendu, quel service elles rendent en ce moment à la France tout entière.

Prenez un modeste patronage de campagne, et voyez comment il est composé. Toute la monde, je veux dire tout le petit monde des enfants peut venir dans ce jardin du presbytère, dans cette maison transformée, à laquelle un peu sans récite de foie est attenant ; ou dans cette autre qui a été bâtie, tout exprès pour le peuple, par quelque riche intelligent et dévoué. Les formalités d'entrée sont nulles. Vous venez ? Tant mieux ; allez tout aux barres. Les fils des artisans et des commerçants du bourg se rencontrent là avec les fils des fermiers ; deux éléments assez dissemblables, assez difficiles à bien accorder l'un avec l'autre, mais qui finissent par s'entendre. On joue, on plante, on parle haut, on s'exerce au tir de la carabine ; les aînés boivent un coup de vin ou de cidre. À la tombée du jour, la famille est reconstituée, père, mère, enfants, dans la maison du bourg, ou dans les fermes éparses, et distantes l'une de l'autre de la partie de la voix, jusqu'au bout de la paroisse. Cinq ans, huit ans, dix ans se passent. Les jeunes ont grandi. Un bon nombre ont été préparés à l'évêque et de la bénédiction et c'est déjà un grand bien, je ne dis pas seulement pour eux, mais pour la France. Elle ne s'est pas assez défendue contre la corruption, et dix mille paroisses de plus, dans les années encore voisines de nous, lui eussent été plus précieux qu'une récolte abondante, ou qu'une colonie nouvelle augmentant son empire. Mais il y a un autre bien qui dépasse celui-là. Ces jeunes gens ne resteront pas tous où ils sont ni ce qu'ils sont. Plusieurs, après le service militaire, émigreront dans les villes. Un plus grand nombre oublieront à peu près, ou même tout à fait, le peu de relation qu'ils auront appris. Ces réunions, de passé plus ou moins lointain, ont l'air causé avec le violette ; ces officiers eux-mêmes se sont assis ; ces camarades qu'on n'a pas revus ; et plus d'un s'assied, « le bon jeune homme », mais qu'en réalité, lorsqu'ils sont nommés ainsi, ils étaient déjà des hommes, et de l'espèce hante et rare, de ceux qui sont capables de se commander eux-mêmes.

Je les aime, parce qu'ils ont un cœur prompt, sensible au moindre mot, et une poésie populaire, exacte et délicate. Je les aime, parce qu'ils n'ont rien

de la confiance leur apparaîtra, de nouveau tel qu'elle est : mystérieuse, raisonnable et tendre. Ils seront transfigurés, — non pas eux seulement, car je n'admis pas à eux seuls la compréhension de l'épreuve, — mais eux surtout, eux presque nécessairement. Toutes les puissances de l'âme seront immenses et la patrie profitera de cette exception réfléchie de la discipline et de la mort possible.

J'admets, ces jours derniers, la beauté du langage qu'on pourra tenir à ces jeunes hommes. J'ai reçu, parmi d'autres feuillets et brochures, un exemplaire d'un bulletin de patronage, d'un des plus anciens patronages de France, fondé à Angers sous le vocable de Notre-Dame-des-Champs. Beaucoup d'hommes qui furent les pupilles et qui demeurent les sociétaires de l'œuvre combattaient pour la France ; beaucoup d'autres sont morts, dans ces régiments de l'Ouest, que les Allemands connaissent bien, pour les avoir vus de près, et souvent ; des jeunes attendent l'heure de partir. Le Bulletin était donc plein de noms propres, de nouvelles des soldats, de citations à l'ordre du jour, de souhaits et de prières, et de lignes plus courtes, fréquentes comme un refrain, mêlées à toute cette vie, et qui se terminaient de même : « mori ou champ d'honneur ». A la première page était une lettre du directeur, adressée à son petit peuple dans l'épreuve, et l'on apprendait qu'elle faisait grand honneur à celui qui l'avait écrite, et à ceux qui étaient jugés dignes de la comprendre. Et je songeais que, sans doute, elle s'adressait à des hommes et à des jeunes gens nés ou élevés dans une ville, mais que le même langage serait entendu des enfants du plus modeste groupe ouvrier ou rural : car la doctrine est une et les modèles ont leur part. Que disait ce directeur ? Il devait être absent, et j'ai bien compris, et sans doute aux armées, lui aussi. Et il disait : « Nos martyrs ne se mesurent ni aux talents, ni aux succès, mais aux efforts et aux sacrifices... Il y a des crises d'où on sort un lâche ou un héros, un réprobé ou un saint. Lorsque la volonté triomphé de l'épreuve, la présence de Dieu se fait plus intime ou plus puissante, et l'âme est couronnée d'une dignité nouvelle... Mais sommes-nous prêts ? Je ne parle pas seulement de la grande revue finale. Sommes-nous prêts à une lettre du directeur, celle qui sera forgée cette idée à laquelle ils ne veulent pas renoncer. Pour eux, le Français est un être versatile, incapable d'une discipline et d'un effort prolongé.

« Si l'on peut ainsi à l'assaut de tous les incidents qui peuvent surgir ici, c'est pour échapper à leur peuple la vérité qui éclaterait devant eux des plus colériques d'entre eux, c'est qu'ils sont perdus.

Parole supérieure qui est d'un chef, d'un homme dont la conscience est égale à ses responsabilités.

Quant au pays, il retiendra surtout les derniers mots de M. Millerand :

— C'est un vrai réquisitoire contre le ministre de la guerre.

L'indignation de la Chambre et les protestations du patronage dont on interprétait mal les paroles auraient suffi à récompenser M. Millerand de son énergie laïque. Nos nombreux amis pourront s'imaginer que l'on attaque alors le ministre de la défense nationale. Nul n'y a songé dans la séance d'hier et l'unanimité profonde était faite de nouveau, sans qu'il soit désormais possible d'y toucher, quand M. Millerand est descendu de la tribune. Toute la portion démographique du projet Duhesme était condamnée par des phrases comme celles-ci : « Sans doute il y avait des abus à prévoir, mais en temps de guerre il faut savoir subordonner le caractère au principal. »

Parole supérieure qui est d'un chef, d'un homme dont la conscience est égale à ses responsabilités.

Quant au pays, il retiendra surtout les derniers mots de M. Millerand :

— Les Allemands ont cru qu'ils se trouvaient en présence d'une France déchirée, s'avouant d'avance vaincue. Ils se sont forgé cette idée à laquelle ils ne veulent pas renoncer. Pour eux, le Français est un être versatile, incapable d'une discipline et d'un effort prolongé.

« Si l'on peut ainsi à l'assaut de tous les incidents qui peuvent surgir ici, c'est pour échapper à leur peuple la vérité qui éclaterait devant eux des plus colériques d'entre eux, c'est qu'ils sont perdus.

Unis jusqu'à la victoire finale, nous chercherons ensemble, en faisant abstraction de toute ambition personnelle, une seul chose : le bien du pays et l'intérêt de la défense nationale. »

C'est la véritable doctrine française que M. Millerand a énoncée ainsi. La Chambre l'a adoptée par des applaudissements enthousiastes et par laquelle a été rétabli définitivement pour le bien de la patrie l'équilibre qui tendait à se rompre entre elle et le gouvernement. L'union des bonnes volontés, voilà la simple et claire formule de la victoire. (Le « Figaro ».)

Alfred CAPUS,
de l'Académie française.

ajouté, dans leur droite jeunesse, aux mœurs de la France, et qu'ils sont aujourd'hui parmi ses très bons soldats.

Je les aime, à cause de la parcelle de vérité éternelle confiée à leur faiblesse comme elle l'est à la nôtre, et qui ajoute encore à nos fraternités. (écho de Paris.)

René Bazin,
de l'Académie française.

Il se dégage de ce discours une telle confiance dans la victoire, une telle vibration de la volonté ; on sentait devant soi un si robuste ouvrier de la patrie, que tout, hier, à la Chambre, a été importé. Tout c'est-à-dire les malédictions, les révoltes, les maléfices qui commencent aux couleirs et balbutient à peine à la tribune, et aussi les préoccupations, plus nobles, si tant le reconnaître, d'un certain nombre de députés troublés dans leur foi par des bruits pessimistes et de exagérations.

Pendant le discours d'un des orateurs qui ont précédé M. Millerand à la tribune, une voix a crié :

— C'est un vrai réquisitoire contre le ministre de la guerre.

Sur une longueur de plus de deux kilomètres et sur une profondeur de un kilo-

Dimanche-Lundi 13-14 Juin 1915

DEUXIÈME ÉDITION

Rédaction et Administration

11, Rue de la Préfecture

PAU

Télégrammes : PATRIOTE-PAU

Téléphone. 0.45

1.00 la ligne

Chronique locale. 1.50

Échos. 2.00

Les inscriptions ne sont admises que sous réserves

sur une longueur de plus de deux kilomètres et sur une profondeur de un kilo-

mètre. Une forte contre-attaque prononcée ce matin par l'ennemi a été complètement repoussée.

Dans la région de la FERME QUEN-NEVIERES (est de Tracy-le-Mont), nos tranchées sont fortement établies et le contact immédiat de l'ennemi, qui n'a pas contre-attaqué aujourd'hui et ne s'est pas réfugié que par son artillerie.

EN CHAMPAGNE. Dans la région de Beaumont, les Allemands n'ont pas encore leur tentative contre les tranchées de l'artillerie des derniers combats, et donc nous demeurons entièrement maîtres.

Paris, 12 juin, matin.

Nous avons consolidé nos positions en avant de NEUVILLE-SAINT-VAAST.

L'inventaire du butin, qui se poursuit encore, nous a déjà permis de trouver dans les décombres trois pièces de 77, trois lance-bombes, une quinzaine de mitrailleuses ensembrées ou endommagées, des milliers de grenades, 800.000 cartouches, 1.000 fusils, des appareils incendiaires, des obus de 105, des outils de parc en très grande quantité, de nombreuses caisses d'explosifs, d'équipements et de vivres.

Dans la région de la FERME TOUT-VENT (sud d'Huberton) nous avons organisé les positions conquises hier soir et ce matin, où nous avons fait 180 nouveaux prisonniers parmi lesquels un chef de bataillon.

Dans la région de la FERME TOUT-VENT (sud d'Huberton) nous avons organisé les positions conquises hier soir et ce matin, où nous avons fait 180 nouveaux prisonniers parmi lesquels un chef de bataillon.

Dans la région de la FERME TOUT-VENT (sud d'Huberton) nous avons organisé les positions conquises hier soir et ce matin, où nous avons fait 180 nouveaux prisonniers parmi lesquels un chef de bataillon.

accordéon... c'est à dire que les choses ont l'air de s'y plier... tandis que l'autre voit, mais avec la bande noire...
Tout cela, il le garde pour lui.
On lui a recommandé de rester couché, bien allongé sur le dos, la tête immobile... Pourquoi... ?

Un dimanche, il fait très beau. La plupart des blessés sont allés boire du soleil dans le jardin.

Il reste seul dans la salle... Alors, en cachant comme un voleur, il s'aptops so glisse dans la chambre de l'hôpital-mineur et ouvre le registre des malades. Vivement, il cherche son nom, le trouve avec une mention à l'encre rouge : « Sergeant N..., salle Saint-Jean, Découlement double de la rétine. »

Ensuite, il y a trois mots en allemand. Ces mots, il les copie, et revient s'étendre sur eux : « Mais, il est soir, il appelle une petite infirmière qui sait l'allemand et, comme au hasard, il lui mémorise la phrase : « Cela va dire, quoi ? »

Le patte, sans ménage, traduit : « Rien à faire... »

Elle ne voit pas, la jeune filie, que la sueur perlante à giccer partie, tout à coup, au front du soldat.

*

Depuis ce jour, sans rien dire à personne — les grandes douleurs sont inertes — le sergent fait à sa partie l'héroïque sacrifice qu'il ne prévoyait pas si grand.

U demanda les steins, sa mère, ses sœurs, sa petite fiancée... et il sauve leurs vies... « Donnez-moi votre main... »

Et il regarde longuement la main de la jeune fille : « Comme c'est joli, une main !... »

Partout, quand il est seul, il forme les yeux et s'exerce pour quand il sera avoué... Mais pas beaucoup ; il aura tellement le temps plus tard !... »

Puis il veut une permission de sortir.

Le major refuse. Le sergent insiste : « Je sais ce qui m'attend, dit-il, laissez-moi profiter de mes dernières journées... »

*

Et il sort.

Il va d'abord, 6, rue Durac, à l'Association Valentin Haidy, pour le bien des aveugles... Il veut se rendre compte... Et cette visite lui fait un bien inexprimable en lui donnant la certitude que j'aurai un aveugle n'est abandonné, et que toujours il pourra gagner sa vie... Oh ! les braves coeurs qui dans un quart de siècle s'occupent de plus de 10.000 aveugles !... »

En revenant, il passe à Notre-Dame, et, assis contre un pilier, il regarde longuement le jour mourir dans la splendeur des vêtements.

Le lendemain matin, au Bois, il observe avec tendresse. Puis refaire les tantes roses, les arbres se mirer dans le lac tranquille, les fleurs fraîches, et les oiseaux, ces autres fleurs...

L'envie pour voir jouer les petits enfants pour caresser un chien... »

« Voir... oh ! la vue indéfinie... C'est si bon de voir encore... de voir tous... »

Il vient un Grapaud à son lit : « Toutes elles sont belles, nos trois compagnes !... »

Il caresse parfois l'étoffe... Et dans chaque une des gestes, il y a de l'adulte... Car il sent sur lui se former la peur de la larmes...

Il a maintenant l'impression de deux voltes notre étoile derrière ses yeux intacts... Il ne voit plus que sur la mince espace où la rétine vit encore.

Mais ce soir... ! Mais demain... !

*

Un matin de mai, un matin de soleil et de fleurs, le sergent va à la Sœur... L'heure est long à se lever... Mais tout d'un coup, il comprend l'affreuse vérité... C'est lui qui ne voit plus... Il est qui a entré pour jusqu'à sa mort dans la grande nuit... »

Il a pourtant petit à s'écarter la Sœur. Des larmes coulent des yeux éteints, de ces larmes d'homme si imprévisiblement nées.

Mais bientôt, les essuyant d'un geste de brave, le sergent fait un signe de croix et dit simplement : « Pint volumbus tua !... »

Pierre l'ermite.

Garnet de route d'un soldat

— Suite —

LA VILLE-AU-BOIS

16 septembre... La pluie tombe avec persistance. Nos vêtements sont lourds de pluie. Nous veillons. Les heures passent toujours dans l'attente. Tous à l'heure, l'air de nos commandes a entendu le chef de bataillon qui est arrivé au commandement provisoirement le compagnon : « A trois heures, devenu malade, nous pouvons être en charge hors le village. Ici à Ville-au-Bois. Votre camp gare en tête. »

Il faut le tout pour le déloger à l'heure qui nécessite des branchements lourds, et gâchés avec un bruit épouvantable. L'eau gronde et le vent souffle. Une averse dégouline par ci par là sur les flammes. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Un moment les Allemands hésitent. Mais bientôt ils poussent leur offensive. Puis, nouvel arrêt, puis une autre fois que l'unité allemande nous empêche d'avancer plus près de nous. Alors on abandonne le village ? Nous observons et c'est bien vrai ; il n'y a plus personne. Nous pouvons quelques pas impétueux, car aussi il sera possible, en nous tenant de les retenir encore... Que faire ? nous entrons dans une attaque organisée. L'abattement est total. Une salve, deux salves, trois salves et cinq une quatrième, des Allemands sont tombés. L'ordre de quitter le village nous parvient. Mais non... Et nous ne comprenons pas... C'est sans doute pour mieux revenir, avec nos prisonniers, nous retourner pour le feu qui tourne au château. Sur le chemin nous rencontrons un bataillon, pris au combat. C'est bien vrai ; on ne bat pas au ralenti ; on ré-attaque.

Trois heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

Deux heures après une lutte terrible est engagée dans le village que nous occupons progressivement par bonds sur le village. Nous les accueillons avec nos cartouches bien visées sur les ennemis. Dans les sommets qui, vigilantes, regardent le feu, tout va de mal à pire.

<

échouera un moment et vous changera les idées.

— Oui, monsieur le major, merci. Mais nous préférions d'abord aller à la chapelle.

— A la chapelle ?

— Oui, monsieur le major. Parce que, nous, quand on revient du front, on n'a

Le major regarda dans les yeux son interlocuteur, un grand diable de zouave, dont il n'était certainement pas passé deux minutes auparavant, quia... Et ce qu'il lut dans les yeux du zouave fit répondre :

— Comme vous voudrez, mon ami. Allez à la chapelle.

— Vous savez, monsieur le major, on en a tant vu là-bas... Mais après, nous avons au salut. Nous crierons bravo aux chanteurs, et nous chanterons nous-mêmes, si l'on veut.

LA CAPTURE D'UN PRINCE

Récemment, dans les lignes du nord d'Arros. Molt amener un officier du 7^e régiment de hussards allemands. Il avait une allure étrange, sûre, toute différente de celle de certains autres officiers également capturés. Son uniforme était couvert de suie et de poussière. On le conduisit au poste de secours. Un de nos officiers, après l'avoir invité en allant à l'école, lui demanda s'il parlait le français.

— Non, Monsieur, répondit-il presque sans accent.

— Et tu l'as suivi ?

— A l'école, déterminé, dit-il.

— Tu l'as suivie, mais, car en présence de l'ennemi, Longue était par-

Le reste de la conversation démontra qu'il possédait les meilleures manières : ses bonnes sont satisfaites d'être prisonniers... L'avez-vous aussi ?

— Non ; pour un officier, c'est là un assez bon état.

Il avait un court silencio : « Du moins je ne saurai pourtant, comme se

meurt l'ennemi, si tu es... Je souffre,

et je suis fatigué au point de ne plus

tenir debout. J'ai été un grande pendant deux jours. Je n'ai pas dormi depuis qua-

rantaine ! Je crois... »

— Tu as faim ?

— Oui, mais, déterminé, dit-il.

— Tu l'as suivie, car en

présence de l'ennemi, Longue était par-

Le reste de la conversation démontra qu'il possédait les meilleures manières : ses bonnes sont satisfaites d'être prisonniers... L'avez-vous aussi ?

— Non ; pour un officier, c'est là un assez bon état.

Il avait un court silencio : « Du moins je ne saurai pourtant, comme se

meurt l'ennemi, si tu es... Je souffre,

et je suis fatigué au point de ne plus

tenir debout. J'ai été un grande pendant deux jours. Je n'ai pas dormi depuis qua-

rantaine ! Je crois... »

— Tu as faim ?

— Oui, mais, déterminé, dit-il.

— Tu l'as suivie, car en

présence de l'ennemi, Longue était par-

Le reste de la conversation démontra qu'il possédait les meilleures manières : ses bonnes sont satisfaites d'être prisonniers... L'avez-vous aussi ?

— Non ; pour un officier, c'est là un assez bon état.

Il avait un court silencio : « Du moins je ne saurai pourtant, comme se

meurt l'ennemi, si tu es... Je souffre,

et je suis fatigué au point de ne plus

tenir debout. J'ai été un grande pendant deux jours. Je n'ai pas dormi depuis qua-

rantaine ! Je crois... »

— Tu as faim ?

— Oui, mais, déterminé, dit-il.

— Tu l'as suivie, car en

présence de l'ennemi, Longue était par-

Le reste de la conversation démontra qu'il possédait les meilleures manières : ses bonnes sont satisfaites d'être prisonniers... L'avez-vous aussi ?

— Non ; pour un officier, c'est là un assez bon état.

Il avait un court silencio : « Du moins je ne saurai pourtant, comme se

meurt l'ennemi, si tu es... Je souffre,

et je suis fatigué au point de ne plus

tenir debout. J'ai été un grande pendant deux jours. Je n'ai pas dormi depuis qua-

rantaine ! Je crois... »

— Tu as faim ?

— Oui, mais, déterminé, dit-il.

— Tu l'as suivie, car en

présence de l'ennemi, Longue était par-

Le reste de la conversation démontra qu'il possédait les meilleures manières : ses bonnes sont satisfaites d'être prisonniers... L'avez-vous aussi ?

— Non ; pour un officier, c'est là un assez bon état.

Il avait un court silencio : « Du moins je ne saurai pourtant, comme se

meurt l'ennemi, si tu es... Je souffre,

et je suis fatigué au point de ne plus

tenir debout. J'ai été un grande pendant deux jours. Je n'ai pas dormi depuis qua-

rantaine ! Je crois... »

— Tu as faim ?

— Oui, mais, déterminé, dit-il.

— Tu l'as suivie, car en

présence de l'ennemi, Longue était par-

Le reste de la conversation démontra qu'il possédait les meilleures manières : ses bonnes sont satisfaites d'être prisonniers... L'avez-vous aussi ?

— Non ; pour un officier, c'est là un assez bon état.

Il avait un court silencio : « Du moins je ne saurai pourtant, comme se

meurt l'ennemi, si tu es... Je souffre,

et je suis fatigué au point de ne plus

tenir debout. J'ai été un grande pendant deux jours. Je n'ai pas dormi depuis qua-

rantaine ! Je crois... »

— Tu as faim ?

— Oui, mais, déterminé, dit-il.

— Tu l'as suivie, car en

présence de l'ennemi, Longue était par-

Le reste de la conversation démontra qu'il possédait les meilleures manières : ses bonnes sont satisfaites d'être prisonniers... L'avez-vous aussi ?

— Non ; pour un officier, c'est là un assez bon état.

Il avait un court silencio : « Du moins je ne saurai pourtant, comme se

meurt l'ennemi, si tu es... Je souffre,

et je suis fatigué au point de ne plus

tenir debout. J'ai été un grande pendant deux jours. Je n'ai pas dormi depuis qua-

rantaine ! Je crois... »

— Tu as faim ?

— Oui, mais, déterminé, dit-il.

— Tu l'as suivie, car en

présence de l'ennemi, Longue était par-

Le reste de la conversation démontra qu'il possédait les meilleures manières : ses bonnes sont satisfaites d'être prisonniers... L'avez-vous aussi ?

— Non ; pour un officier, c'est là un assez bon état.

Il avait un court silencio : « Du moins je ne saurai pourtant, comme se

meurt l'ennemi, si tu es... Je souffre,

et je suis fatigué au point de ne plus

tenir debout. J'ai été un grande pendant deux jours. Je n'ai pas dormi depuis qua-

rantaine ! Je crois... »

— Tu as faim ?

— Oui, mais, déterminé, dit-il.

— Tu l'as suivie, car en

présence de l'ennemi, Longue était par-

Le reste de la conversation démontra qu'il possédait les meilleures manières : ses bonnes sont satisfaites d'être prisonniers... L'avez-vous aussi ?

— Non ; pour un officier, c'est là un assez bon état.

Il avait un court silencio : « Du moins je ne saurai pourtant, comme se

meurt l'ennemi, si tu es... Je souffre,

et je suis fatigué au point de ne plus

tenir debout. J'ai été un grande pendant deux jours. Je n'ai pas dormi depuis qua-

rantaine ! Je crois... »

— Tu as faim ?

— Oui, mais, déterminé, dit-il.

— Tu l'as suivie, car en

présence de l'ennemi, Longue était par-

Le reste de la conversation démontra qu'il possédait les meilleures manières : ses bonnes sont satisfaites d'être prisonniers... L'avez-vous aussi ?

— Non ; pour un officier, c'est là un assez bon état.

Il avait un court silencio : « Du moins je ne saurai pourtant, comme se

meurt l'ennemi, si tu es... Je souffre,

et je suis fatigué au point de ne plus

tenir debout. J'ai été un grande pendant deux jours. Je n'ai pas dormi depuis qua-

rantaine ! Je crois... »

— Tu as faim ?

— Oui, mais, déterminé, dit-il.

— Tu l'as suivie, car en

présence de l'ennemi, Longue était par-

Le reste de la conversation démontra qu'il possédait les meilleures manières : ses bonnes sont satisfaites d'être prisonniers... L'avez-vous aussi ?

— Non ; pour un officier, c'est là un assez bon état.

Il avait un court silencio : « Du moins je ne saurai pourtant, comme se

meurt l'ennemi, si tu es... Je souffre,

et je suis fatigué au point de ne plus

tenir debout. J'ai été un grande pendant deux jours. Je n'ai pas dormi depuis qua-

rantaine ! Je crois... »

— Tu as faim ?

— Oui, mais, déterminé, dit-il.

— Tu l'as suivie, car en

présence de l'ennemi, Longue était par-

Le reste de la conversation démontra qu'il possédait les meilleures manières : ses bonnes sont satisfaites d'être prisonniers... L'avez-vous aussi ?

— Non ; pour un officier, c'est là un assez bon état.

Il avait un court silencio : « Du moins je ne saurai pourtant, comme se

meurt l'ennemi, si tu es... Je souffre,

et je suis fatigué au point de ne plus

tenir debout. J'ai été un grande pendant deux jours. Je n'ai pas dormi depuis qua-

rantaine ! Je crois... »

— Tu as faim ?

— Oui, mais, déterminé, dit-il.

— Tu l'as suivie, car en

présence de l'ennemi, Longue était par-

Le reste de la conversation démontra qu'il possédait les meilleures manières : ses bonnes sont satisfaites d'être prisonniers... L'avez-vous aussi ?

— Non ; pour un officier, c'est là un assez bon état.

Il avait un court silencio : « Du moins je ne saurai pourtant, comme se

meurt l'ennemi, si tu es... Je souffre,

et je suis fatigué au point de ne plus

tenir debout. J'ai été un grande pendant deux jours. Je n'ai pas dormi depuis qua-

rantaine ! Je crois... »

— Tu as faim ?

— Oui, mais, déterminé, dit-il.

— Tu l'as suivie, car en

présence de l'ennemi, Longue était par-